

### **Boris Schreiber. *La Descente au berceau***

Un livre dense et complexe, un roman « étranger » écrit par un Français. Et l'auteur, lui-même n'est pas simple, il est habité par les contradictions.

Il se reconnaît torturé, noué, hanté.

« Et, en même temps, je me sens limpide, j'aime la vie et j'ai la joie de vivre. »

On trouvera tous ces composants dans son neuvième roman. Et des aspects de sa vie éclaireront le lecteur sur la personnalité difficile à cerner de l'auteur.

Il est né à Berlin, ses parents ayant quitté la Russie (où ils perdent leurs biens) après la révolution. Il arrive avec eux à Paris, à six ans.

« On vivait dans une chambre tous les trois. Et, pendant que mon père courait toute la journée pour gagner notre vie, ma mère et moi parlions de littérature en faisant la vaisselle, ou en lavant le parquet. J'ai écrit mes premiers poèmes à sept ans, et le jeudi, j'allais lire les livres des galeries de l'Odéon. »

Mauvais élève (il est passé dans vingt-trois établissements), rechignant à travailler avec son père (« ce n'était pas dans mes cordes »), il avait la vocation d'écrivain.

« Je voulais donc devenir professeur, pour le temps libre. »

Mais sa situation d'apatride (il n'a été naturalisé qu'en 1947) a compromis ce projet longtemps.

En revanche, la littérature lui a adressé un premier signe favorable : il écrit à Gide, à quinze ans, et celui-ci répond.

« A ma première visite, le cœur battant, il me reçoit en pyjama de flanelle noire, fumant des Craven, je lui montre mon journal, que je continue de tenir.

- Tu es un enfant prodige, me dit-il, tu n'as pas besoin d'être encouragé pour écrire. » Et il me présente à Henri Thomas qui est encore mon ami.

Mais la guerre vient tout bousculer. Les Schreiber se réfugient à Marseille.

« On ne pouvait pas aller plus loin. Nous ne nous sommes pas déclarés quand on a recensé les juifs, c'est ce qui nous a sauvés. »

Ensuite, le père repartant de nouveau de zéro, et, cette fois vers une belle réussite, Boris pratique tous les métiers, tout en écrivant, et en préparant un diplôme d'enseignement. Il est, pendant deux ans, professeur dans un lycée technique, mais c'est trop pour lui.

« On a refusé ma démission, si bien que je suis encore en congé de longue durée pour convenances personnelles. »

Alors commence le pèlerinage des refus : aucun éditeur ne veut de son premier roman. Le hasard le met en présence d'Obaldia, qui l'envoie à Kanters. Et Denoël accepte le manuscrit. Ainsi que le second auquel Alain Bosquet consacre une critique favorable.

Pour les livres suivants, le commerce n'ayant pas suivi la presse, c'est la même peine pour trouver un éditeur, mais également l'intercession d'écrivains qui permet la publication.

« J'existais tout doucement. »

Il avait eu le prix Combat, mais il avait de la difficulté à se sentir adopté par la famille littéraire. Il décide de fonder un prix, généreusement doté. « J'ai fait la bêtise de le créer, puis de le défaire. » Cela le brouille avec plusieurs écrivains. Schreiber confie tous ses tourments en vous regardant avec des yeux bleus plus que clairs, tout étonné par ce qui lui est advenu.

Et il enchaîne : « J'ai mis sept ans à écrire ce roman-ci. » « *La descente au berceau* », 434 pages très pleines, a seulement trois chapitres. Et trois climats. Autour d'un personnage principal, Joël, nom formé de joie et de Noël aux yeux du romancier. Joël est d'abord initié à Vienne par un prophète qui médite une suite à la Bible. Et le charge d'une mission qui lui permettra d'entrer ensuite dans la nouvelle écriture.

Tout, dans la vie de Joël l'écarte des sentiers battus : par exemple, il a un appartement cossu à Paris, il préfère le louer et habiter dans une pension sordide auprès d'une vieille actrice de douzième

ordre. S'il est parti pour Vienne, c'est pour y retrouver la saveur d'une pâtisserie qui l'obsède. Il ne peut rien faire comme les autres, et le déroulement de l'anecdote subit, lui aussi, ces sursauts, ses pensées et ses actes étant des coq-à-l'âne comme on en connaît dans la vie courante. Cela rend l'accès du livre un peu ardu, l'imbrication linéaire ajoutant au déconcertant du sujet.

La mission de Joël consiste à aller, trente ans après la guerre, à la poursuite de criminels de guerre en Amérique du Sud. Non pour les condamner mais pour les comprendre.

Ce fil conducteur de l'intrigue rend mal l'infinie complexité de ce roman, somme d'une vie. Plein de dérision, de symboles, de culture et d'érudition, c'est un livre à lire par petits morceaux.

- C'est une descente aux enfers ?
- Une descente au berceau, via l'enfer. Les deux, peut-être coïncident.
- Vous avez pensé au Golem, pour la partie viennoise ?
- Non, je ne suis pas sensible à ce genre de chose. Mais c'est, sans doute, nécessaire aux personnages, surtout le vieux rabbin.
- C'est la sédimentation de toute une vie, ce roman extrêmement personnel ?
- Oui, et cela m'inquiète. Je me dis que cela signifie peut-être que je n'écrirai plus rien.
- Votre pessimisme est profond, le livre grince.
- C'est vrai, mais je vois une certaine joie du paroxysme, même dans celui du pessimisme. Parce que le paroxysme, c'est le feu, et qu'on le veuille ou non, tout feu éclaire et chauffe. »

A ceux qui aiment à découvrir des écrivains passés, un peu inaperçus dans les mêlées annuelles, on recommandera de s'intéresser aux livres de Boris Schreiber, cela les sortira de l'ordinaire.

Éric Olivier.